



J'ai posé trois petits bouts d'écorce sur une feuille de papier. J'ai regardé. J'ai regardé en pensant que regarder m'aiderait peut-être à lire quelque chose qui n'a jamais été écrit. J'ai regardé les trois petits lambeaux d'écorce comme les trois lettres d'une écriture d'avant tout alphabet. Ou, peut-être, comme le début d'une lettre à écrire, mais à qui ? Je m'aperçois que je les ai spontanément disposés sur le papier blanc dans le sens même où va ma langue écrite : chaque « lettre » commence à gauche, là où j'ai enfoncé mes ongles dans le tronc de l'arbre pour en

arracher l'écorce. Puis elle se déploie vers la droite, comme un flux malheureux, un chemin brisé : ce déploiement strié, ce tissu de l'écorce qui se déchire trop tôt.

Ce sont là trois lambeaux arrachés à un arbre, il y a quelques semaines, en Pologne. Trois lambeaux de temps. Mon temps lui-même en ses lambeaux : un morceau de mémoire, cette chose non écrite que je tente de lire ; un morceau de présent, là, sous mes yeux, sur la blanche page ; un morceau de désir, la lettre à écrire, mais à qui ?

Trois lambeaux dont la surface est grise, presque blanche. Âgée, déjà. Caractéristique du bouleau. Elle s'effiloche en volutes, comme les restes d'un livre brûlé. Sur l'autre face, elle est encore – à l'heure où j'écris – rose comme une chair. Elle adhérerait si bien au tronc. Elle a résisté à la morsure de mes ongles. Les arbres aussi tiennent à leur peau. J'imagine que, le temps passant, ces trois lambeaux d'écorce seront gris, presque blancs, des deux côtés. Les conserverai-je, les rangerai-je, les oublierai-je ? Et si oui, dans quelle enveloppe de ma correspondance ? Dans quel rayonnage de ma bibliothèque ? Que pensera mon enfant lorsqu'il tombera, moi mort, sur ces résidus ?



C'est tout autre chose à Birkenau. Ici les murs n'existent presque plus. Mais l'échelle ne ment pas et vous atteint avec une force – une force de désolation, de terreur – inouïe. Le sol non plus ne ment pas. Auschwitz, aujourd'hui tend vers le musée, quand Birkenau ne demeure guère plus qu'un site archéologique. C'est du moins ce qui apparaît lorsqu'on regarde ce qui reste à voir, là où presque tout a été détruit : par exemple ces sols brisés, blessés, criblés, fendus. Ces sols entaillés, balafrés, ouverts. Ces sols fêlés, fracassés par l'histoire, ces sols à crier.



Il faut marcher un certain temps. Au bout de la *Lagerstrasse A*, on repasse sous un nouveau portail grillagé. Puis, il faut tourner à gauche en prenant la *Lagerstrasse B* que prolonge – tout est si vide ici, mais ces toponymes indiquent bien que nous sommes dans une ville, une immense cité de fantômes – la *Ringstrasse*. C'est là que commence le *Birkenwald* ou bois de bouleaux. Il apparaît dans toute sa sérénité verdoyante (en hiver ce doit être bien différent), avec cette beauté si délicate des troncs blancs et leurs taches qui évoquent les restes de

quelque partition musicale. Sur quelques-unes de mes photographies, on ne voit que les arbres, comme si mon regard avait cherché sa respiration par-delà les barbelés. Mais les barbelés sont bien là, avec leurs poteaux de ciment et leurs conducteurs électriques. Tout cela rendu si discret par la force visuelle des troncs d'arbres alentour, si présent pourtant puisqu'ils indiquent dans cette banale forêt un lieu de massacre organisé.

Nous sommes tout près des crématoires IV et V. Dans les planches de l'*Album d'Auschwitz* réunies par le photographe nazi sous le chapitre des « inadaptés », on voit des dizaines de femmes et d'enfants regroupés parmi les arbres, assis sur l'herbe, et qu'un regard inattentif pourrait situer dans une scène de pique-nique géant (en réalité ils ne mangent pas, ils attendent, et ceux que l'on voit main sur la bouche n'ont que ce geste pour l'angoisse qui les tient devant l'objectif intimidant du SS). On voit quelquefois, à l'arrière-plan, les poteaux électrifiés. Mais les troncs d'arbres sont déjà comme les barreaux d'une immense prison, ou plutôt comme les mailles d'un piège obsidional.